



## Gabriel Fauré (1845 – 1924)

### **Notre amour (1879), opus 23, n° 2** (Armand Sylvestre)

Notre amour est chose légère,  
Comme les parfums que le vent  
Prend aux cimes de la fougère  
Pour qu'on les respire en rêvant.  
– Notre amour est chose légère !

Notre amour est chose charmante,  
Comme les chansons du matin  
Où nul regret ne se lamente,  
Où vibre un espoir incertain.  
– Notre amour est chose charmante !

Notre amour est chose sacrée,  
Comme les mystères des bois  
Où tressaille une âme ignorée,  
Où les silences ont des voix.  
– Notre amour est chose sacrée !

Notre amour est chose infinie,  
Comme les chemins des couchants  
Où la mer, aux cieux réunie,  
S'endort sous les soleils penchants.

Notre amour est chose éternelle,  
Comme tout ce qu'un dieu vainqueur  
A touché du feu de son aile,  
Comme tout ce qui vient du cœur,  
– Notre amour est chose éternelle !

### **Les roses d'Ispahan (1884), opus 39, n° 4** (Charles Leconte de Lisle)

Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse,  
Les jasmins de Mossoul, les fleurs de l'oranger,  
Ont un parfum moins frais, ont une odeur moins douce,  
Ô blanche Leïlah ! que ton souffle léger.

Ta lèvre est de corail et ton rire léger  
Sonne mieux que l'eau vive et d'une voix plus douce.  
Mieux que le vent joyeux qui berce l'oranger,  
Mieux que l'oiseau qui chante au bord d'un nid de mousse.

Ô Leïlah ! depuis que de leur vol léger  
Tous les baisers ont fui de ta lèvre si douce  
Il n'est plus de parfum dans le pâle oranger,  
Ni de céleste arôme aux roses dans leur mousse.

Oh ! que ton jeune amour, ce papillon léger,  
Revienne vers mon cœur d'une aile prompte et douce.  
Et qu'il parfume encor la fleur de l'oranger,  
Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse !

### **La fée aux chansons (1882), opus 27, n° 2** (Armand Sylvestre)

Il était une fée  
D'herbe folle coiffée,  
Qui courait les buissons,  
Sans s'y laisser surprendre,  
En avril, pour apprendre  
Aux oiseaux leurs chansons.

Lorsque geais et linottes  
Faisaient des fausses notes  
En récitant leurs chants,  
La fée, avec constance,  
Gourmandait d'importance  
Ces élèves méchants.

Sa petite main nue,  
D'un brin d'herbe menue  
Cueilli dans les halliers,  
Pour stimuler leur zèle,  
Fouettait sur leurs ailes  
Ces mauvais écoliers.

Par un matin d'automne,  
Elle vient et s'étonne,  
De voir les bois déserts :  
Avec les hirondelles  
Ses amis infidèles  
Avaient foi dans les airs.

Et tout l'hiver la fée,  
D'herbe morte coiffée,  
Et comptant les instants  
Sous les forêts immenses,  
Compose des romances  
Pour le prochain printemps !

## Ernest Chausson (1855 – 1899)

*Quatre mélodies, opus 13*

### **Apaisement (1885)** (Paul Verlaine)

La lune blanche  
Luit dans les bois ;  
De chaque branche  
Part une voix  
Sous la ramée...

Ô bien-aimée.

L'étang reflète,  
Profond miroir,  
La silhouette  
Du saule noir  
Où le vent pleure...

Rêvons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre  
Apaisement  
Semble descendre  
Du firmament  
Que l'astre irise...

C'est l'heure exquise.

### **Sérénade (1887)** (Henri Cazalis, alias Jean Lahor)

Tes grands yeux doux semblent des îles  
Qui nagent dans un lac d'azur ;  
Sous la paix de tes yeux tranquilles,  
Fais-moi tranquille et fais-moi pur.

Ton corps a l'adorable enfance  
Des clairs paradis de jadis ;  
Enveloppe-moi de silence,  
Du silence argenté des lys.

Alangui par les yeux tranquilles  
Des étoiles caressant l'air,  
J'ai tant rêvé la paix des îles,  
Sous un soir frissonnant et clair !

### **L'aveu (1885)** (Auguste de Villiers de L'Isle-Adam)

J'ai perdu la forêt, la plaine,  
Et les frais avrils d'autrefois.  
Donne tes lèvres, leur haleine,  
Ce sera le souffle des bois.

J'ai perdu l'océan morose ;  
Son deuil, ses vagues, ses échos ;  
Dis-moi n'importe quelle chose,  
Ce sera la rumeur des flots.

Lourd d'une tristesse royale,  
Mon front songe aux soleils enfuis ;  
Oh ! cache-moi dans ton sein pâle !  
Ce sera le calme des nuits.

### **La cigale (1887)** (Charles Leconte de Lisle)

Ô cigale, née avec les beaux jours,  
Sur les verts rameaux dès l'aube posée,  
Contente de boire un peu de rosée,  
Et, telle qu'un roi, tu chantes toujours !  
Innocente à tous, paisible et sans ruses,  
Le gai laboureur, du chêne abrité,  
T'écoute de loin annoncer l'été ;  
Apollon t'honore autant que les Muses,  
Et Zeus t'a donné l'immortalité !  
Salut, sage enfant de la terre antique,  
Dont le chant invite à clore les yeux,  
Et qui, sous l'ardeur du soleil attique,  
N'ayant chair ni sang, vis semblable aux dieux !

# Claude Debussy (1862 – 1918)

## **Musique, L 44 (1883)**

(Paul Bourget)

La lune se levait, pure, mais plus glacée  
Que le ressouvenir de quelque amour passée.  
Les étoiles, au fond du ciel silencieux,  
Brillaient, mais d'un éclat changeant, comme des yeux  
Où flotte une pensée insaisissable à l'âme.  
Et le violon, tendre et doux, comme une femme  
Dont la voix s'affaiblit dans l'ardente langueur,  
Chantait : « Encore un soir perdu pour le bonheur. »

## **Regret, L 55 (1884)**

(Paul Bourget)

Devant le ciel d'été, tiède et calmé,  
Je me souviens de toi comme d'un songe,  
Et mon regret fidèle aime et prolonge  
Les heures où j'étais aimé.

Les astres brilleront dans la nuit noire ;  
Le soleil brillera dans le jour clair,  
Quelque chose de toi flotte dans l'air,  
Qui me pénètre la mémoire.

Quelque chose de toi qui fut à moi :  
Car j'ai possédé tout de ta pensée,  
Et mon âme, trahie et délaissée,  
Est encor tout entière à toi.

## **Pantomime, L 31 (1882)**

(Paul Verlaine)

Pierrot, qui n'a rien d'un Clitandre,  
Vide un flacon sans plus attendre,  
Et, pratique, entame un pâté.

Cassandre, au fond de l'avenue,  
Verse une larme méconnue  
Sur son neveu déshérité.

Ce faquin d'Arlequin combine  
L'enlèvement de Colombine  
Et pirouette quatre fois.

Colombine rêve, surprise  
De sentir un cœur dans la brise  
Et d'entendre en son cœur des voix.

# Francis Poulenc (1899 – 1963)

*Métamorphoses* (1943), FP 121 (Louise de Vilmorin)

## **Reine des mouettes**

Reine des mouettes, mon orpheline,  
Je t'ai vue rose, je m'en souviens,  
Sous les brumes mousselines  
De ton deuil ancien.

Rose d'aimer le baiser qui chagrine  
Tu te laissais accorder à mes mains  
Sous les brumes mousselines  
Voiles de nos liens.

Rougis, rougis, mon baiser te devine  
Mouette prise aux nœuds des grands chemins.

Reine des mouettes, mon orpheline,  
Tu étais rose accordée à mes mains  
Rose sous les mousselines  
Et je m'en souviens.

## **C'est ainsi que tu es**

Ta chair, d'âme mêlée,  
Chevelure emmêlée,  
Ton pied courant le temps,  
Ton ombre qui s'étend  
Et murmure à ma tempe,  
Voilà, c'est ton portrait,  
C'est ainsi que tu es,  
Et je veux te l'écrire  
Pour que la nuit venue,  
Tu puisses croire et dire,  
Que je t'ai bien connue.

## **Paganini**

Violon hippocampe et sirène  
Berceau des cœurs cœur et berceau  
Larmes de Marie Madeleine  
Soupir d'une Reine  
Echo

Violon orgueil des mains légères  
Départ à cheval sur les eaux  
Amour chevauchant le mystère  
Voleur en prière  
Oiseau

Violon femme morganatique  
Chat botté courant la forêt  
Puits des vérités lunatiques  
Confession publique  
Corset

Violon alcool de l'âme en peine  
Préférence muscle du soir  
Épaules des saisons soudaines  
Feuille de chêne  
Miroir

Violon chevalier du silence  
Jouet évadé du bonheur  
Poitrine des mille présences  
Bateau de plaisance  
Chasseur.

• • Pause – bar aux salons • •

# Johannes Brahms (1833 – 1896)

## **Geheimnis (1877), opus 73, n° 3**

(Karl August Candidus)

O Frühlingsabenddämmerung !  
O laues, lindes Weh'n !  
Ihr Blütenbäume, sprecht, was tut  
Ihr so zusammensteh'n ?

Vertraut ihr das Geheimnis euch  
Von uns'rer Liebe süß ?  
Was flüstert ihr einander zu  
Von uns'rer Liebe süß ?

## **Frühlingstrost (1874), opus 63, n° 1**

(Max von Schenkendorf)

Es weht um mich Narzissenduft  
Es spricht zu mir die Frühlingsluft :  
Geliebter,  
Erwach im roten Morgenglanz,  
Dein harret ein blütenreicher Kranz,  
Betäubter !

Nur mußt du kämpfen drum und tun  
Und länger nicht in Träumen ruhn ;  
Laß schwinden !  
Komm, Lieber, komm aufs Feld hinaus,  
Du wirst im grünen Blätterhaus  
Ihn finden.

Wir sind dir alle wohlgesinnt,  
Du armes, liebebanges Kind,  
Wir Düfte ;  
Warst immer treu uns Spielgesell,  
Drum dienen willig dir und schnell  
Die Lüfte.

Zur Liebsten tragen wir dein Ach  
Und kränzen ihr das Schlafgemach  
Mit Blüten.  
Wir wollen, wenn du von ihr gehst  
Und einsam dann und traurig stehst,  
Sie hüten.

Erwach im morgenroten Glanz,  
Schon harret dein der Myrtenkranz,  
Geliebter !  
Der Frühling kündigt gute Mär',  
Und nun kein Ach, kein Weinen mehr,  
Betäubter !

## **Secret**

Ô crépuscule du printemps !  
Ô souffle tiède et doux !  
Vous, arbres en fleurs, parlez, que faites-vous  
Si près les uns des autres ?

Vous confiez-vous le secret  
De notre doux amour ?  
Que vous chuchotez-vous  
Sur notre doux amour ?

## **Consolation du printemps**

La senteur des narcisses passe tout autour de moi,  
Le souffle du printemps me parle :  
Bien-aimé,  
Éveille-toi dans l'éclat rougeoyant du matin,  
Une riche couronne de fleurs t'attend,  
Homme tourmenté !

Seulement tu dois te battre pour elle et agir  
Et ne plus te reposer dans tes rêves ;  
Laisse-les s'évanouir !  
Viens, mon amour, viens dehors dans les champs,  
Dans la verte maison de feuilles  
Tu la trouveras.

Nous sommes toutes bien disposées envers toi,  
Pauvre enfant, inquiet de l'amour,  
Nous les senteurs ;  
Tu as toujours été un compagnon de jeu pour nous,  
C'est pourquoi elles te servent volontiers et rapidement,  
Les brises.

À ta bien-aimée, nous portons tes soupirs  
Et nous décorons sa couche  
De fleurs.  
Nous voulons, lorsque tu la quittes  
Et que tu restes alors seul et affligé,  
La protéger.

Éveille-toi dans l'éclat rougeoyant du matin,  
Déjà ta couronne de myrtes t'attend,  
Bien-aimé !  
Le printemps annonce de bonnes nouvelles,  
Et maintenant plus de soupirs, plus de pleurs,  
Homme tourmenté !

## **Regenlied (1873), opus 59, n° 3**

(Klaus Groth)

Walle, Regen, walle nieder,  
Wecke mir die Träume wieder,  
Die ich in der Kindheit träumte,  
Wenn das Naß im Sande schäumte !

Wenn die matte Sommerschwüle  
Lässig stritt mit frischer Kühle,  
Und die blanken Blätter tauten,  
Und die Saaten dunkler blauten.

Welche Wonne, in dem Fließen  
Dann zu stehn mit nackten Füßen,  
An dem Grase hin zu streifen  
Und den Schaum mit Händen greifen.

Oder mit den heißen Wangen  
Kalte Tropfen aufzufangen,  
Und den neuerwachten Düften  
Seine Kinderbrust zu lüften!

Wie die Kelche, die da troffen,  
Stand die Seele atmend offen,  
Wie die Blumen, düftetrunken,  
In dem Himmelstau versunken.

Schauernd kühlte jeder Tropfen  
Tief bis an des Herzens Klopfen,  
Und der Schöpfung heilig  
Weben Drang bis ins verborgne Leben.

Walle, Regen, walle nieder,  
Wecke meine alten Lieder,  
Die wir in der Türe sangen,  
Wenn die Tropfen draußen klangen !

Möchte ihnen wieder lauschen,  
Ihrem süßen, feuchten Rauschen,  
Meine Seele sanft betauen  
Mit dem frommen Kindergrauen.

## **Chant de la pluie**

Tombe, pluie, tombe,  
Éveille à nouveau en moi les rêves  
Que je faisais dans mon enfance,  
Quand l'humidité écumait dans le sable !

Quand l'atmosphère étouffante de l'été  
Luttait nonchalamment avec la fraîcheur  
Et les feuilles pâles laissaient tomber des gouttes de rosée,  
Et les cultures prenaient un bleu plus intense.

Quelle volupté de se tenir  
Dans le courant les pieds nus,  
De caresser l'herbe,  
Et de saisir l'écume dans les mains.

Ou sur ses joues chaudes  
De recevoir les gouttes fraîches,  
Et dans les parfums fraîchement éclos  
D'aérer sa poitrine d'enfant !

Comme les corolles qui s'égouttaient là  
Mon âme respirante se tenait ouverte,  
Comme les fleurs, ivre de senteurs,  
Noyée dans la rosée du ciel.

Chaque goutte tremblante tombait, fraîche,  
Profondément jusqu'au cœur battant,  
Et le saint tissage de la création  
Pénétrait dans notre vie cachée.

Tombe, pluie, tombe,  
Éveille mes anciens chants  
Que nous chantions à la porte,  
Quand les gouttes crépitaient au-dehors.

Je voudrais percevoir à nouveau  
Leur doux murmure mouillé,  
Et laisser mon âme délicatement perler  
Avec une pieuse crainte enfantine.

# Franz Liszt (1811 – 1886)

## **Wie singt die Lerche schön (1855), S 312** (August Hoffmann von Fallersleben)

Wie singt die Lerche schön  
Im Tal und auf den Höh'n,  
Wenn der Morgen graut,  
Und die Blümlein  
Frischbetaut,  
Harren auf den Sonnenschein !

So sing, mein Herz, nun auch  
Beim frischen Morgenhauch !  
Hast du auch gewacht  
Unter Gram und Pein  
Diese Nacht –  
Dein auch harrt ein Sonnenschein.

## **Er liebte mich so sehr ! (1842), S 271** (Theobald Rehbaum, d'après Delphine de Girardin)

Nein, nein, ich liebt' ihn nicht ! Bei seines Werbens Drange  
Erglühten wohl die Wangen mir, doch war das Herz mir schwer.  
Ich floh vor seinem Blick, mir ward so ängstlich bange !  
Er liebte mich so sehr !

Ich schmückte mich für ihn, ihm wollt ich gern gefallen ;  
Mit Blumen schmückte ich mir die Locken, die Brust.  
Ich sprach allein mit ihm, und bebte trotz dem Allen.  
Er liebte mich so sehr !

Doch einst sprach er zu mir: « In den traulichen Garten  
Wirst du doch mit mir gehn ? » Ich sagt es zu und brach mein Wort ;  
Er ging umsonst dahin, ich ließ den Armen warten.  
Er liebte mich so sehr !

Drauf hat er dieses Haus, meine Nähe gemieden ;  
Wehe mir ! Ach, er hat mich verwünscht, als er ging !  
Ich werd ihn nie mehr sehn, wir sind für immer geschieden !  
Er liebte mich so sehr !

## **Comme le chant de l'alouette est beau**

Comme le chant de l'alouette est beau  
Dans la vallée et sur les hauteurs,  
Quand l'aube blanchit,  
Et que les petites fleurs,  
Fraîchement arrosées de rosée,  
Attendent les rayons du soleil !

Alors, chante toi aussi, mon cœur  
Dans la brise fraîche du matin !  
Toi aussi, tu as veillé  
Dans la peine et la douleur  
Cette nuit –  
Toi aussi, un rayon de soleil t'attend.

## **Il m'aimait tant !** (Delphine de Girardin)

Non, je ne l'aimais pas ! Mais de bonheur émue,  
Ma sœur, je me sentais rougir en l'écoutant ;  
Je fuyais son regard, je tremblais à sa vue ;  
Il m'aimait tant !

Je me parais pour lui, car je savais lui plaire ;  
Pour lui, j'ai mis ces fleurs et ce voile flottant ;  
Je ne parlais qu'à lui, je craignais sa colère :  
Il m'aimait tant !

Mais un soir il me dit : « Dans la sombre vallée  
Viendrez-vous avec moi ? » Je le promis... Pourtant,  
En vain il m'attendit ; je n'y suis pas allée...  
Il m'aimait tant !

Alors il a quitté ma joyeuse demeure.  
Malheureux ! Il a dû me maudire en partant ;  
Je ne le verrai plus ! je suis triste, je pleure :  
Il m'aimait tant !

## **Die Lorelei (1841), S 273** (Heinrich Heine)

Ich weiß nicht, was soll es bedeuten  
Daß ich so traurig bin ;  
Ein Märchen aus alten Zeiten  
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.

Die Luft ist kühl und es dunkelt,  
Und ruhig fließt der Rhein ;  
Der Gipfel des Berges funkelt  
Im Abendsonnenschein.

Die schönste Jungfrau sitzet  
Dort oben wunderbar,  
Ihr goldnes Geschmeide blitzet  
Sie kämmt ihr goldenes Haar.

Sie kämmt es mit goldenem Kamme  
Und singt ein Lied dabei ;  
Das hat eine wundersame  
Gewaltige Melodei.

Den Schiffer im kleinen Schiffe  
Ergreift es mit wildem Weh,  
Er schaut nicht die Felsenriffe,  
Er schaut nur hinauf in die Höh.

Ich glaube, die Wellen verschlingen  
Am Ende Schiffer und Kahn ;  
Und das hat mit ihrem Singen  
Die Lorelei getan.

## **La Lorelei**

Je ne sais pas ce que cela signifie  
Que je sois si triste ;  
C'est un conte des anciens temps  
Qui ne me sort pas de la tête.

L'air est froid, il fait sombre,  
Et le Rhin coule paisiblement.  
Le sommet de la montagne étincelle  
Dans la lueur du soleil couchant.

La plus belle des jeunes filles est assise  
Là-haut, splendide,  
Ses bijoux d'or flamboient,  
Elle peigne ses cheveux d'or.

Elle les coiffe avec un peigne d'or  
Et chante une chanson  
Qui possède une envoûtante  
Et violente mélodie.

Le batelier dans sa petite barque  
En est étreint d'une douleur sauvage,  
Il ne regarde pas les récifs,  
Il ne regarde que vers les hauteurs.

Je crois qu'à la fin les vagues  
Ont englouti le batelier et son esquif ;  
C'est ce que la Lorelei  
A fait avec son chant.

# Sergueï Rachmaninov (1873 – 1943)

## *He пой, красавица, при мне* (1893), opus 4, n° 4 (Alexandre Pouchkine)

He пой, красавица, при мне  
Ты песен Грузии печальной :  
Напоминают мне оне  
Другую жизнь и берег дальний.

Увы ! напоминают мне  
Твои жестокие напевы  
И степь, и ночь – и при луне  
Черты далёкой, бедной девы.

Я призрак милый, роковой,  
Тебя увидев, забываю ;  
Но ты поёшь – и предо мной  
Его я вновь воображаю.

He пой, красавица, при мне  
Ты песен Грузии печальной :  
Напоминают мне оне  
Другую жизнь и берег дальний.

## *Островок* (1896), opus 14 , n° 2 (Constantin Balmont, d'après Percy Bisshe Shelley)

Из моря смотрит островок,  
Его зеленые уклоны  
Украсил трав густых венки,  
Фиалки, анемоны.

Над ним сплетаются листья,  
Вокруг него чуть плещут волны,  
Деревья грустны, как мечты,  
Как статуи, безмолвны.

Здесь еле дышит ветерок,  
Сюда гроза не долетает,  
И безмятежный островок  
Все дремлет, засыпает.

## *The Isle* (Percy Bisshe Shelley)

There was a little lawny islet  
By anemone and violet,  
Like mosaic paven :  
And its roof was flowers and leaves  
Which the summer's breath enweaves,  
Where nor sun nor showers nor breeze  
Pierce the pines and tallest trees,  
Each a gem engraves ; –  
Girt by many an azure wave  
With which the clouds and mountains pave  
A lake's blue chasm.

## *Ne chante plus pour moi, la belle*

Ne chante plus pour moi, la belle,  
Ces tristes chants de Géorgie,  
Ils réveillent en moi la nostalgie  
D'une vie qui m'était chère et d'un rivage éloigné.

Hélas ! Tes mélodies cruelles  
Me rappellent la steppe,  
La nuit, et sous la lune,  
Les traits lointains d'une pauvre jeune fille.

Cette ombre, chère et fatale,  
Je l'oublie dès que je te vois,  
Mais à peine te mets-tu à chanter  
Que son image apparaît à nouveau devant moi.

Ne chante plus pour moi, la belle,  
Ces tristes chants de Géorgie,  
Ils réveillent en moi la nostalgie  
D'une vie qui m'était chère et d'un rivage éloigné.

## *L'îlot*

Sur les mers on voit un petit îlot,  
Ses pentes verdoyantes  
Sont décorées d'épaisses couronnes  
De violettes et d'anémones.

Sur lui s'entrelacent les feuilles,  
Autour de lui quelques petites vagues écument,  
Et des arbres mélancoliques, comme des rêves,  
Comme des statues, se dressent silencieusement.

Ici le vent souffle à peine,  
Là aucun orage n'éclate,  
Et sur l'îlot serein  
Tout s'endort, tout sommeille.

## *Уж ты, нива моя* (1893), opus 4, n° 5 (Léon Tolstoï)

Уж ты, нива моя, нивушка,  
He скосить тебя с маху единого,  
He связать тебя всю во единый сноп !  
Уж вы, думы мои, думушки,  
He стяхнуть вас разом с плеч долой,  
Одной речью-то вас не высказать !  
По тебе-ль, нива, ветер разгуливал,  
Гнул колосья твои до-земли,  
Зрелы зерна-все разметывал !  
Широко вы, думы, порассыпались,  
Куда пала какая думушка.  
Там всходила люта печаль-трава,  
Выростало горе горячее.

## *Давно ль, мой друг* (1893), opus 4, n° 6 (Mikhail Golenichtchev-Koutousov)

Давно-ль, мой друг, твой взор печальный  
Я в расставанья смутный миг ловил,  
Чтоб луч его прощальный  
Надолго в душу мне проник ?

Давно-ль, блуждая одиноко,  
В толпе теснящей и чужой  
К тебе желанной и далекой  
Я мчался грустною мечтой ?

Желанья гасли... Сердце ныло...  
Стояло время... Ум молчал...  
Давно-ль затишь это было ?  
Но вихрь свиданья набежал...

Мы вместе вновь, и дни несутся,  
Как в море волн летучих строй,  
И мысль кипит, и песни льются  
Из сердца, полного тобой !

## *Ô toi, mon champ de blé*

Ô toi, mon champ de blé, petit champ de blé,  
On ne peut te faucher d'un seul coup,  
On ne peut te lier en entier en une seule gerbe !  
Ô vous, mes pensées, petites pensées,  
On ne peut vous chasser en haussant les épaules,  
On ne peut vous exprimer avec une seule parole !  
À travers toi, champ de blé, si le vent se promenait,  
Il courberait tes épis de-ci de-là,  
Eparpillerait les grains mûrs !  
Au loin, mes pensées, si vous vous dispersiez,  
Là où une petite pensée tomberait,  
Là pousserait une cruelle herbe de tristesse,  
Un chagrin brûlant grandirait.

## *Y a-t-il si longtemps, mon amour*

Y a-t-il si longtemps, mon amour, que j'ai cherché à voir  
Ton regard triste au moment trouble de notre séparation ;  
Que le rayon de cet adieu  
A pénétré pour longtemps dans mon âme ?

Y a-t-il si longtemps, alors que j'étais solitaire,  
Dans une foule oppressante et étrangère,  
Que vers toi, désiré et lointain,  
J'ai couru, dans une triste rêverie ?

Le désir s'est éteint... Le cœur a souffert...  
Le temps s'est arrêté... L'esprit est resté silencieux...  
Y a-t-il si longtemps que l'accalmie a eu lieu ?  
La tempête de notre rencontre est arrivée si vite...

Nous sommes à nouveau ensemble et les jours fuient  
Comme les vagues de la mer se succèdent,  
Et les pensées bouillonnent et les chansons coulent  
Du fond de mon cœur, rempli de toi !